



TV/Series

10 | 2016

Guerras en séries (II)

Terrorisme ou guerre de libération ? Lecture critique du conflit israélo-palestinien dans *The Promise* de Peter Kosminsky (Channel Four, 2011)

Maggy Hary



Éditeur

GRIC - Groupe de recherche Identités et Cultures

Édition électronique

URL : <http://tvseries.revues.org/1863>

ISSN : 2266-0909

Référence électronique

Maggy Hary, « Terrorisme ou guerre de libération ? Lecture critique du conflit israélo-palestinien dans *The Promise* de Peter Kosminsky (Channel Four, 2011) », *TV/Series* [En ligne], 10 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 02 décembre 2016. URL : <http://tvseries.revues.org/1863> ; DOI : 10.4000/tvseries.1863

Ce document a été généré automatiquement le 2 décembre 2016.



TV/Series est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Terrorisme ou guerre de libération ? Lecture critique du conflit israélo- palestinien dans *The Promise* de Peter Kosminsky (Channel Four, 2011)

Maggy Hary

Introduction

- ¹ En diffusant en 2011 la mini-série *The Promise*, Channel Four mettait en lumière un épisode de l'histoire de la décolonisation britannique encore mal connu du grand public. En seulement quatre épisodes, le réalisateur, Peter Kosminsky, révélait le rôle joué par les Britanniques dans la création d'un État juif en Palestine tout en suggérant un parallèle entre les circonstances de la naissance d'Israël en 1948 et le conflit actuel entre Israéliens et Palestiniens. Car le récit que tisse *The Promise* est double : par le biais de deux protagonistes dont l'histoire s'entremêle malgré les soixante ans qui les séparent, Kosminsky explore à la fois les origines du conflit israélo-palestinien et ses retentissements contemporains.
- ² Le premier de ces protagonistes est un jeune sergent de l'armée britannique, Len Matthews (Christian Cooke) : quand il est parachuté en Palestine à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Len est auréolé de la gloire des soldats qui ont permis la victoire alliée sur les Nazis. Comme de nombreux autres militaires britanniques envoyés en Palestine à l'époque¹, son plus haut fait d'arme est la libération du camp de concentration de Bergen-Belsen. Cependant, sa mission en Palestine ne s'annonce pas aussi héroïque : le gouvernement britannique y envoie ses soldats avant tout dans le but de maintenir un semblant de paix entre les Juifs et les Arabes en attendant de mettre officiellement un

terme au mandat que leur avait confié la Société des Nations en 1920. Près de trente après la Déclaration Balfour de 1917, dans laquelle la Grande-Bretagne s'était engagée à faciliter la création d'un foyer national juif en Palestine, sans toutefois porter atteinte aux droits de la communauté arabe², l'administration mandataire se voit en effet contrainte de quitter la Terre sainte sans avoir pu honorer cette double obligation mais en s'étant mis à dos à la fois les Juifs et les Arabes. Le mandat, initialement envisagé comme une « mission sacrée de civilisation³ », fut émaillé de violences intercommunautaires, résultant en grande partie de l'opposition des Arabes palestiniens au projet de foyer national juif⁴. Néanmoins, après 1939, ce sont les sionistes qui s'en prennent à la puissance mandataire pour exiger la levée du blocus empêchant l'immigration de réfugiés juifs en Palestine et la création d'un État juif indépendant.

- 3 Mais l'histoire passée n'est pas la seule préoccupation de Kosminsky ; le réalisateur joue sur deux temporalités distantes d'environ soixante ans. En effet, l'autre protagoniste de cette fiction est Erin Matthews (Claire Foy), la petite fille de Len. Lorsqu'elle arrive en Israël à l'été 2005, Erin se trouve à mille lieues de l'histoire tourmentée qu'a vécue son grand-père. Adolescente naïve et superficielle, elle se rend en Israël pour accompagner sa meilleure amie, Eliza (Perdita Weeks), citoyenne israélienne scolarisée en Grande-Bretagne, qui doit accomplir son service militaire sur sa terre natale. Erin envisage surtout de profiter de la mer, du soleil et des divers plaisirs qu'offrent Tel-Aviv et ses environs. Elle ignore tout de l'expérience de son grand-père mais emporte avec elle le journal que Len a tenu entre 1945 et 1948 et qu'elle lira au gré de ses pérégrinations dans l'Israël d'aujourd'hui. L'entrelacement de ces deux arcs narratifs via le medium que constitue le journal de Len permet à Kosminsky d'inscrire sa fiction dans un constant mouvement de va-et-vient qui éclaire les événements du présent à la lumière du passé.
- 4 L'objectif de cet article est de montrer qu'à un premier niveau de lecture, il est possible de voir *The Promise* comme un travail de vulgarisation destiné à un public dont la grande majorité ignorait tout de l'implication de leur pays en Palestine⁵. Cependant, il serait réducteur d'envisager cette fiction comme une simple série historique visant à remettre à l'honneur un épisode peu connu de la fin de l'Empire britannique. En tissant des liens étroits entre l'histoire de Len et celle d'Erin, Kosminsky, ancien reporter de guerre, cherche avant tout à révéler les similitudes entre le conflit qui, par le passé, opposait les insurgés sionistes à l'armée d'« occupation » britannique et la guerre que se livrent aujourd'hui les combattants palestiniens et les autorités israéliennes. A travers sa fiction, Kosminsky livre donc une lecture critique et hautement polémique du conflit israélo-palestinien qu'il présente comme la réplique, soixante ans plus tard, de la guerre qui a fondé l'État hébreu.
- 5 Il serait pourtant exagéré de considérer cette série comme une œuvre partisane fondée sur un raccourci historique simpliste. *The Promise* témoigne certes d'un regard singulier et d'un travail engagé mais l'empathie dont Kosminsky fait preuve à l'égard de ses personnages, qu'ils soient britanniques ou israéliens, juifs ou arabes, la richesse de leurs émotions et l'évolution de leurs positions au gré des quatre épisodes finissent par dresser un portrait nuancé d'une situation politique et humaine qui défie les interprétations hâtives et rend impossible les jugements péremptaires.

Un mémorial de la décolonisation britannique

Les ambiguïtés de la « promesse » britannique

- 6 La fin de la Seconde Guerre mondiale constitue une période charnière pour l'histoire de la Palestine. En effet, entre 1945 et 1948, le mandat britannique touche progressivement à sa fin tandis que l'émergence de l'État d'Israël et l'exode concomitant des Palestiniens bouleversent la région dans son ensemble. Cette période a été et reste l'objet de violentes polémiques opposant des visions contradictoires d'événements révolus qui, bien qu'ils soient passés, pèsent encore lourdement sur la situation d'aujourd'hui. Dans la mesure où l'histoire est créatrice de droits, de culpabilités, de responsabilités et de reconnaissances, l'origine de l'État d'Israël et du « problème » palestinien a été l'objet de mystifications concurrentes.
- 7 Du point de vue arabe, le 14 mai 1948, qui voit simultanément le départ des Britanniques et la création d'un État juif en Palestine, marque la *Nakba*, la catastrophe qui allait vouer les Palestiniens à l'exil. Là se trouve l'origine de leur drame collectif et le moteur de leur lutte pour la restauration d'un État palestinien. À l'inverse, pour l'historiographie sioniste traditionnelle, la période allant de 1944 à 1948 représente le fondement de la légitimité de l'État hébreu car c'est par la lutte armée pour l'« indépendance » que les Juifs, victimes de persécutions pluriséculaires, ont pu accéder au statut de combattants et devenir maîtres de leur destin⁶. Loin d'envisager la création de l'État hébreu comme une entreprise coloniale impliquant l'exode des Palestiniens et l'appropriation de leurs terres, cette interprétation la perçoit donc plutôt comme l'aboutissement d'un processus d'émancipation, le résultat d'une guerre de « libération » qui a permis aux sionistes de se débarrasser du « joug » britannique, de libérer la Terre sainte d'une présence arabe perçue comme illégitime et de passer, par la lutte armée, du statut de victimes à celui d'acteurs de l'Histoire.
- 8 En obéissant avant tout à des motivations politiques, ces lectures rivales dressent un portrait simplifié d'un affrontement binaire entre Arabes et sionistes d'où les Britanniques sont le plus souvent absents. D'ailleurs, ces derniers ont souvent eux-mêmes minimisé leur implication dans cet épisode majeur de l'histoire du XX^e siècle. Ainsi, lorsque Gordon Brown s'adresse à la Knesset en juillet 2008 (il est alors le premier chef de gouvernement britannique à s'adresser au parlement israélien), il félicite en des termes bibliques les représentants israéliens pour leur « indépendance » acquise soixante ans auparavant mais se garde bien de faire allusion aux violents conflits qui ont opposé les Britanniques aux sionistes dans les années menant à la création de l'État juif :

...I am especially pleased...to congratulate you at this sixtieth anniversary on the achievement of 1948: the centuries of exile ended, the age-long dream realised, the ancient promise redeemed – the promise that even amidst suffering, you will find your way home to the fields and shorelines where your ancestors walked⁷.

- 9 Son intention est alors avant tout d'assurer Israël de l'amitié que la Grande-Bretagne lui porte, et rien dans son discours ne vient rappeler que les chemins de ces deux pays se sont croisés. L'utilisation du mot « *promise* », qui fait ici référence à la promesse faite par Dieu au Peuple Élu de l'Ancien Testament, et qui sera repris par Kosminsky comme titre de sa série, mérite d'être relevée. Mais au fil des épisodes, Kosminsky donne à ce

« serment » une toute autre signification : dans le dernier volet de la série, l'exode des Arabes de Palestine commence. Dans la précipitation du départ, Muhammad (Ali Suliman) confie la clé de sa maison d'Haïfa à Len, avec qui il s'est lié d'amitié, en lui faisant promettre de la restituer aux membres de sa famille lorsque ceux-ci pourront revenir chez eux. Ce mot, largement galvaudé lorsqu'on évoque la Palestine, prend donc une nouvelle dimension, loin de son acception biblique traditionnelle : il n'évoque pas les engagements pris par les Britanniques vis-à-vis des Juifs mais plutôt la promesse faite aux Arabes de garantir leur présence en Palestine, promesse qui sera finalement trahie. L'utilisation de ce terme comme titre de la série est donc assez révélateur de la façon dont Kosminsky renverse les codes et déjoue les attentes du spectateur dans son évocation du conflit israélo-palestinien.

Humiliation et déshonneur face à une impasse diplomatique

- 10 Mais si le rôle joué par les Britanniques en Palestine semble avoir été oblitéré de la mémoire collective, ce n'est pas uniquement par souci de préserver de bonnes relations diplomatiques entre le Royaume-Uni et Israël. Cette amnésie quasi-générale s'explique aussi par l'humiliation et le déshonneur ressentis par bon nombre de soldats et d'administrateurs coloniaux au terme de leur mission. En effet, après près de trente ans de présence en Palestine, les Britanniques aboutissent à une impasse. Leur politique de soutien au mouvement sioniste, dont l'objectif avoué était de créer en Palestine un « foyer national juif » sans porter préjudice aux droits des habitants arabes, s'est soldée par un échec cuisant.
- 11 Au cours du mandat, les conflits intercommunautaires se sont multipliés⁸ et aboutissent en 1945 à un état de guerre latent que les Britanniques peinent à contenir en attendant le vote de l'Assemblée Générale des Nations Unies sur le partage de la Palestine. Le mouvement sioniste, qui, en vertu de la Déclaration Balfour de 1917, voyait en la Grande-Bretagne une puissance tutélaire, s'est considérablement radicalisé sous l'effet de la Deuxième Guerre mondiale et de l'entreprise génocidaire nazie. La jeune garde sioniste, qui aspire ouvertement à la création d'un État juif unitaire, se tourne de plus en plus vers les Américains pour mener à bien leur projet tandis que la Grande-Bretagne est perçue comme leur pire ennemie en raison des restrictions drastiques qu'elle impose depuis 1939 aux quotas d'immigration juive vers la Palestine⁹.
- 12 Dans l'objectif de se concilier les pays arabes du Moyen-Orient à la veille du second conflit mondial, les Britanniques ont effectivement fait le choix de limiter sévèrement l'immigration juive en Palestine, y compris lorsqu'il s'agit de réfugiés ayant fui l'invasion allemande ou de rescapés de camps de la mort. Cette attitude impitoyable est largement instrumentalisée par l'Agence juive¹⁰ et la Haganah¹¹ qui continuent d'organiser une immigration illégale vers la Palestine tout en médiatisant le sort des clandestins, souvent internés par la puissance mandataire dans de nouveaux camps. Ainsi, l'affaire de l'Exodus a défrayé la chronique en 1947¹² et Kosminsky s'en inspire directement dans le premier épisode de la série dans lequel Len est confronté au problème de l'immigration clandestine.

Fig. 1 : Un navire affrété pour le transport d'immigrés illégaux vers la Palestine (*The Promise*, épisode 1)



Illustrant le souci constant de véridicité historique chez Kosminsky, la bannière hissée sur le flanc du bateau reprend mot pour mot le message affiché sur le *Theodor Herzl*, un navire affrété par la Haganah et dont les passagers furent débarqués par l'armée britannique à Haïfa en 1947 :

Fig. 2: « The Germans destroyed our homes and our families. Please don't you destroy our hopes. »



<http://www.gettyimages.fr/detail/photo-d'actualit%C3%A9/photograph-of-jewish-refugees-aboard-the-illegal-photo-d'actualit%C3%A9/566460077>

- 13 D'abord profondément ému par le sort des passagers et sensible à leurs revendications, Len ferme les yeux lorsque certains d'entre eux tentent de s'échapper d'un camp

supervisé par l'armée. Mais, comme tous ses camarades, il comprend rapidement comment les sionistes s'emparent du sujet de l'immigration clandestine pour discréditer les Britanniques et s'arroger une supériorité morale alors même que, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée britannique a lutté contre les Nazis. Totalement médusé, il écoute impuissant les messages de propagande que les sionistes diffusent sur les ondes et dans lesquels les autorités britanniques sont assimilées aux Nazis en raison de l'antisémitisme censé les animer¹³. Au moment où le monde découvrait l'ampleur et l'atrocité de l'Holocauste, les efforts britanniques pour juguler le nationalisme juif en Palestine ne pouvaient que susciter l'incompréhension voire la réprobation de la communauté internationale et la Grande-Bretagne se retrouva vouée aux gémonies¹⁴. Du point de vue britannique, la fin du mandat fut donc unanimement vécue comme une indignité, une défaite honteuse. Dans le dernier épisode de la série, Len se fait d'ailleurs l'écho de ces sentiments lorsqu'il conclut son journal à bord du bateau qui le ramène en Grande-Bretagne. Mis aux arrêts pour avoir déserté l'armée britannique, il exprime la honte qu'il ressent à voir son pays « détalé » de Palestine en laissant derrière lui la division et le chaos :

LEN. Don't know how I feel now. It's tough to see the British army crawling away on its belly after winning a world war so bravely. I suppose I feel embarrassed and ashamed like the whole thing was a failure. We've left the Arabs in the shit. I know that if I know anything. But what about the Jews and their bloody state for which they fought so hard? Three years ago, I'd have said « give them whatever they want. They deserve it after all they've been through ». Now I'm not so sure. This precious state of theirs is being born in violence and in cruelty to its neighbours. I'm not sure how it can hope to thrive¹⁵.

- 14 La confession de Len entre en résonance avec de nombreux autres témoignages de soldats et d'officiers britanniques sur lesquels Kosminsky s'est appuyé pour son travail de recherche. Tenir un journal intime était en effet une pratique répandue à l'époque. Pour les soldats ou les administrateurs en poste en Palestine, leur journal représentait un espace de liberté dans lequel ils pouvaient exprimer leur amertume et leur lassitude d'être chargés d'une mission qu'ils estimaient impossible. Il leur permettait également de s'affranchir de leur traditionnel devoir de réserve et de critiquer librement la politique inepte d'un gouvernement qui semblait naviguer à vue. Ainsi, dès 1938, William Battershill, alors Haut-commissaire du mandat, condamnait avec virulence le manque de courage politique de ses supérieurs tout en faisant état d'une évidente mélancolie :

We ... go on from day to day rather like a rudderless ship in the doldrums. I have during this period felt singularly fed up with life in general and with this job in particular. So much so that I have seriously been considering in private an application for a transfer or resignation. [...] My feeling has been one corresponding to caffard. It is not for a good civil servant to question the policy of H.M.G [His Majesty's Government]. One can only give one's opinion when it is asked or volunteer it if the circumstances demand. But it is most disheartening to spend day after day in unremitting toil and to know that one is doing nothing worth while. How is it possible when there is no policy... The world seems to be tumbling to pieces politically¹⁶.

- 15 Les sentiments de déshonneur et d'humiliation presque unanimement ressentis par les Britanniques dans les ultimes étapes du mandat expliquent aisément pourquoi la campagne de Palestine est une expérience que tous, civils comme militaires, cherchèrent à oublier voire à faire oublier¹⁷. Ainsi, malgré l'important contingent de soldats envoyés

en Palestine au lendemain de la victoire des Alliés (environ 100 000 soldats y serviront entre 1945 et 1948), il n'y eut pour eux ni statue ni mémorial.

Une démarche mémorielle

- 16 Lors des entretiens accordés au moment de la diffusion de *The Promise*, Kosminsky a souvent expliqué avoir voulu réparer cet oubli. Selon lui, c'est une lettre reçue après la diffusion d'une autre de ses séries, *Warriors*¹⁸, sur l'impuissance des Casques bleus face aux opérations de nettoyage ethnique en Bosnie, qui éveilla son intérêt pour le sujet. Dans cette lettre, un ancien combattant demandait à Kosminsky de faire un film sur la campagne de Palestine afin d'honorer la mémoire des soldats qui y ont participé. *The Promise* s'inscrit donc dans une démarche mémorielle qui s'appuie sur un vaste travail de collecte de témoignages des soldats ayant servi en Palestine entre 1945 et 1948¹⁹, travail rendu urgent par l'âge avancé et la disparition progressive de ces vétérans²⁰.
- 17 Cette approche mémorielle se retrouve également dans le souci d'exactitude historique dont fait preuve l'ancien documentariste en articulant son intrigue autour d'événements avérés. Ainsi, le deuxième épisode s'ouvre avec l'attentat contre l'hôtel King David²¹, dont Len réchappe miraculeusement indemne, tandis que le troisième volet de la série s'inspire de l'enlèvement puis de l'assassinat en juillet 1947 de deux sergents britanniques²² par l'Irgoun, un groupe paramilitaire sioniste ouvertement en lutte contre les Britanniques pour fonder un État juif²³.
- 18 De façon plus générale, la psychologie des personnages appartenant au versant historique de la série offre un reflet fidèle du ressenti des soldats tel que l'historien le trouve retranscrit dans leurs archives privées. Ainsi, pour illustrer le conflit de loyautés dont beaucoup ont fait l'expérience, Kosminsky choisit de faire de Len un déserteur qui refuse d'obéir aux ordres d'évacuation britannique pour rejoindre momentanément les rangs des Arabes tandis que son meilleur ami et compagnon d'armes choisit de combattre aux côtés des sionistes. Dans le versant contemporain dont Erin est l'héroïne, le désir d'établir des liens étroits avec l'actualité d'Israël se fait également sentir. Lorsqu'Erin arrive à Abou Dis pour rendre visite à Omar, un Palestinien avec qui elle s'est liée d'amitié, elle éprouve toutes les peines du monde à le retrouver en raison de la barrière de sécurité érigée par Israël qui coupe Abou Dis en deux et l'oblige à emprunter un véritable labyrinthe d'escaliers et de ruelles²⁴.

Fig. 3 : Abou Dis coupé en deux par la barrière de sécurité (*The Promise*, épisode 3)

- 19 Enfin, ce souci de véracité transparait aussi dans les choix d'acteurs et de lieux de tournage : *The Promise* a en grande partie été tournée en Israël, sur les lieux-mêmes des drames évoqués par la série, et Kosminsky a fait en sorte que la nationalité de ses acteurs corresponde le plus souvent à celle des personnages qu'ils incarnent, leur permettant ainsi d'utiliser leur vécu et leurs émotions personnelles afin d'enrichir leur jeu. Ainsi, Christian Cooke et Claire Foy, tous deux britanniques, incarnent respectivement Len et Erin tandis que le rôle de Paul, jeune israélien très critique à l'égard du passé de son pays, a été confié à Itay Tiran. Enfin, Hiam Abbass, actrice et réalisatrice arabe israélienne, et Ali Suliman, acteur palestinien, incarnent tous les deux des personnages palestiniens.

Deux candides en Terre sainte

- 20 Ce travail de vulgarisation, d'information à destination du grand public s'appuie sur une démarche didactique relativement simple et efficace qui fait des protagonistes de *The Promise* les doubles des spectateurs. Lorsqu'ils arrivent en Palestine ou en Israël, Len ou Erin portent un regard candide sur la situation : l'un comme l'autre ignorent encore presque tout des enjeux du conflit qui se joue sous leurs yeux et des motivations des différents acteurs. Comme Len l'explique lui-même très bien dans son journal, lorsqu'il arrive en Palestine en 1945 après avoir été le témoin de l'horreur des camps de concentration, il est prêt à donner aux sionistes tout ce qu'ils revendiquent. Le fait que les personnages arabes soient totalement absents du premier épisode est ainsi assez révélateur de son point de vue partial qui n'envisage la Palestine que dans sa dimension de refuge pour les rescapés de l'Holocauste. De la même manière, c'est en lisant le journal de son grand-père et en se rendant sur les lieux où il a servi qu'Erin prend progressivement conscience de la complexité de la situation et comprend les enjeux de la violence dont elle est témoin.

La barrière de la langue

- 21 L'une des barrières les plus importantes faisant écran entre les protagonistes et le monde qui les entoure est la langue : ni Len ni Erin ne comprennent l'arabe ou l'hébreu et les dialogues dans ces langues ne sont délibérément pas traduits ou sous-titrés de façon à plonger le spectateur dans la même incompréhension que les protagonistes. Dans une certaine mesure, les personnages apparaissent donc comme des médiateurs pour les spectateurs britanniques dont le regard sur le conflit israélo-palestinien sera nécessairement changé par la série.
- 22 Si on peut lire *The Promise* comme un double récit initiatique qui retrace les progrès de Len et Erin vers une meilleure compréhension des événements dont ils sont témoins, la série en elle-même constitue un médium qui contribue à éclairer le spectateur et à infléchir ses éventuels préjugés ou stéréotypes sur la question israélo-palestinienne. Par ailleurs, en mêlant la petite à la grande histoire, en incarnant une grande fresque historique dans des destins individuels et en jouant sur la compassion du public envers les personnages, Kosminsky permet au spectateur d'envisager une situation géopolitique extrêmement épineuse à hauteur d'hommes et de prendre ainsi ses distances avec des positionnements idéologiques qui ne tiennent généralement pas compte des réalités vécues par les individus des deux bords.
- 23 Mais l'ambition de Kosminsky ne peut se résumer au désir de mieux informer le public britannique sur le conflit israélo-palestinien ou sur le passé impérial de leur pays car *The Promise* n'est pas une simple fiction historique visant à ressusciter le passé. Plus qu'une projection unidimensionnelle vers une époque révolue, la série articule en fait deux époques, celle de Len au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et celle d'Erin en 2005. Cette construction en flashbacks, qui permet d'éclairer le présent à la lumière du passé, induit nécessairement un point de vue critique sur les événements. D'ailleurs, Peter Kosminsky ne prétend pas avoir voulu donner une « leçon d'histoire » et il reconnaît aisément que son récit adopte un point de vue singulier. Cependant, dans la plupart de ses entretiens, il explique surtout avoir cherché à pointer du doigt les responsabilités des Britanniques dans le conflit. La partition de la Palestine en 1948, semblable à celle de l'Inde en 1947 ou de l'Irlande en 1921, et les tensions voire les guerres qui ont suivi l'indépendance seraient les conséquences de la désinvolture des Britanniques et de leur décolonisation bâclée²⁵.

La difficile question du point de vue

- 24 Pourtant, ce n'est pas vraiment la conclusion à laquelle le spectateur aboutit en regardant la série. En effet, au fil des épisodes, celui-ci s'identifie naturellement avec Len qui, quoique sergent de l'armée britannique, est le personnage le plus charismatique et le plus attachant de la série. Le commandement de l'armée est certes présenté de façon beaucoup plus antipathique car focalisé sur les intérêts militaires de la puissance impériale et indifférent au sort des Juifs et des Arabes mais les considérations stratégiques de la hiérarchie restent globalement hors-champ tandis que le devant de la scène est occupé par de simples soldats, rendus éminemment humains par les doutes et la détresse psychologique dans laquelle la situation de la Palestine les plonge. Au final, Kosminsky

parvient si bien à réhabiliter la mémoire des soldats britanniques que la dimension anti-impérialiste de sa critique à l'égard de la Grande-Bretagne échappe au spectateur.

- 25 Pour autant, le parti pris de la série est évident et, sans surprise, l'État israélien ne s'est pas révélé très enthousiaste vis-à-vis de ce projet. Bien que Kosminsky n'ait pas eu besoin d'obtenir d'autorisation préalable pour pouvoir filmer en Israël, le tournage de la série fut un parcours semé d'embûches en raison du refus des autorités d'accorder la moindre assistance à l'équipe et de leur permettre d'utiliser des bâtiments officiels²⁶. Par ailleurs, bien que la réception critique de la série ait été globalement positive, en Grande-Bretagne, en France et en Australie, sa diffusion a suscité un grand nombre de réactions hostiles émanant soit de simples individus soit d'organisations représentatives de la communauté juive de chaque pays²⁷. Malgré les précautions dont Kosminsky a fait preuve en s'entourant d'une équipe de juristes chargés de s'assurer que son travail soit irréprochable, plusieurs articles et notes de blogs ont vilipendé *The Promise* comme une caricature malhonnête du passé, une œuvre de désinformation et de propagande anti-israélienne. Il est vrai que, dans sa partie contemporaine, la série condamne sans détour les formes les plus exacerbées que peut prendre le sionisme aujourd'hui : ainsi, plusieurs scènes particulièrement choquantes de l'épisode 3 se déroulent à Hébron et montrent comment des habitants arabes de la ville sont quotidiennement pris à partie et insultés par des colons juifs placés sous la protection de l'armée israélienne²⁸. Erin, qui se rend à Hébron pour retrouver les descendants d'une famille arabe avec laquelle son grand-père s'est lié d'amitié à l'époque du mandat, devient le témoin privilégié de ces agressions, comme dans cette scène où des écolières palestiniennes se font bousculer puis jeter des pierres par des enfants israéliens sous le regard complice de soldats de Tsahal.

Fig.4 : Jets de pierre à Hébron, les soldats israéliens laissent faire (*The Promise*, épisode 3)



- 26 Dans cette Intifada inversée, les écolières palestiniennes sont clairement identifiées comme les victimes tandis que les enfants juifs représentent leurs bourreaux. Le spectateur peut d'autant moins rester insensible à cette scène que la musique qui l'accompagne met en relief sa portée dramatique via des accords de violon qui rappellent les mélodies juives traditionnelles. Si le portrait de la société israélienne fait par la série est plus nuancé que ces séquences ne le laisseraient croire²⁹, il n'en reste pas moins vrai que le point de vue adopté est globalement pro-palestinien. Dans le journal de Len qu'elle

emporte avec elle en Israël, Erin retrouve une clé. D'abord mystérieuse, la lecture du journal de Len lui révèle progressivement que cette clé a appartenu à une famille arabe ayant fui Haïfa en 1948 sur les conseils de son grand-père. Alors que Len avait fait le serment (« the promise ») de leur rendre cette clé, le chaos provoqué par le retrait des troupes britanniques et le déclenchement de la première guerre israélo-arabe l'en empêchent.

- 27 Cette promesse non tenue et l'impression d'avoir trahi ses amis arabes marqueront à jamais Len du sceau du déshonneur et de la honte et c'est pour réparer la « faute » de son grand-père qu'Erin se met en quête de rendre cette clé à ses propriétaires. Elle s'engage alors dans une véritable aventure qui la mènera d'Israël en Cisjordanie pour finir à Gaza. Surmontant les murs, les frontières, passant les checkpoints et les tunnels, l'itinéraire d'Erin met en relief le morcellement territorial d'une Palestine autrefois unie et retrace les différents exils subis par les Palestiniens au gré des guerres qui jalonnent leur histoire depuis 1948. La clé, qui sera finalement rendue à sa propriétaire à la faveur d'un ultime rebondissement dans le dernier épisode, symbolise de façon émouvante le foyer que les Palestiniens ont perdu à tout jamais. En intégrant cette intrigue secondaire à son récit, Kosminsky trouve non seulement le moyen d'établir un lien étroit entre les deux arcs narratifs de la série et de maintenir le suspense mais il s'engage également de façon implicite en faveur de réparations pour les exilés palestiniens, si ce n'est en faveur de leur droit au retour.
- 28 Cependant, le parti pris de Kosminsky en faveur des Palestiniens peut être discuté. En effet, on pourrait également critiquer la façon dont les personnages arabes de la série sont présentés : alors que les personnages britanniques et juifs sont montrés dans toutes leurs complexités psychologiques, le portrait des Arabes – du moins dans le versant historique de la fiction – reste globalement lisse et simpliste. Semblant reprendre les traditionnels clichés orientalistes³⁰, Kosminsky en fait des êtres passifs et soumis aux soubresauts de l'Histoire sans en être véritablement les acteurs. Le seul Arabe mis au premier plan, Muhammad, est un domestique au service des militaires britanniques. Quoiqu'inquiet pour l'avenir de son pays et hostile aux sionistes, il ne remet jamais en question la présence des Britanniques en Palestine ni leur engagement initial en faveur du foyer national juif et se lie d'amitié avec Len, un représentant de la puissance mandataire.

Au-delà de la polémique, une ambiguïté assumée

- 29 Mais le débat visant à déterminer si *The Promise* est injustement anti-israélien et pro-palestinien (débat auquel, soit dit en passant, aucune fiction sur le sujet ne saurait échapper) reste assez stérile et réduit la série à sa dimension polémique la plus élémentaire. Or, les questions soulevées par *The Promise* dépassent le simple cadre du conflit israélo-palestinien et prennent une résonance universelle.

Violences politiques

- 30 Dans le deuxième volet de la série, le réalisateur choisit de juxtaposer deux séquences absolument cruciales pour son intrigue : la première montre l'explosion de l'hôtel King David, quartier général des services de renseignement britanniques, par la frange la plus radicale du mouvement sioniste en 1946, tandis que la seconde présente un attentat-

suicide perpétré par de jeunes militants palestiniens à l'encontre de civils israéliens attablés dans un café de Tel-Aviv en 2005. Alors que Len réchappe miraculeusement indemne de l'explosion qui vient de frapper le King David et découvre l'ampleur des dégâts,

Fig.5 : Len, après l'explosion à l'hôtel King David (*The Promise*, épisode 2)



le plan suivant montre Erin, gisant blessée dans les décombres du café Eden :

Fig. 6 : Erin, après l'attentat contre le café Eden (*The Promise*, épisode 2)



- 31 Utilisant le son des sirènes comme effet de transition, Kosminsky fait se télescoper le passé et le présent et semble mettre au même niveau les terroristes des deux camps. De façon très polémique, ce passage de 1946 à 2005 semble sous-entendre que si l'insurrection sioniste contre l'occupant britannique put être perçue comme le premier acte d'une guerre d'indépendance, il serait désormais légitime d'envisager les attentats-suicides palestiniens comme des actes de résistance également justifiés. Cette séquence montre bien comment la mise en parallèle du passé et du présent sur laquelle la série

repose fait constamment affleurer la concurrence de légitimité entre sionistes et Palestiniens qui utilisent en fait les mêmes méthodes à soixante ans d'intervalle. L'idée selon laquelle ces deux formes de terrorisme se valent est d'ailleurs explicitement formulée par l'un des protagonistes israéliens, Paul, le frère d'Eliza. Bien que lourdement blessé dans l'attaque qui a également frappé Erin, Paul fait preuve de compréhension envers les Palestiniens qui s'en sont pris à lui et rejette le qualificatif d'« animaux » dont sa mère (Smadar Wolfman) voudrait les affubler. Tandis que Paul, lui-même victime du terrorisme, envisage le recours à la violence comme l'arme des faibles, qu'il s'agisse des sionistes en butte à la puissance mandataire en 1946 ou bien des Palestiniens aux prises avec Israël en 2005, sa mère ne peut se résoudre à accepter ce parallèle et prône des représailles immédiates. Dans une scène à la tension extrême où ces deux personnages semblent incarner les deux versants irréconciliables de la société israélienne contemporaine, Paul force même sa mère à révéler à Erin que l'attentat qui faillit coûter la vie à Len fut organisé, entre autres, par son propre père.

Politique de la violence

- 32 Mais si Kosminsky rappelle que la violence fut au fondement de l'État hébreu, il ne se place pas pour autant dans une posture vertueuse et ne s'arroge pas de supériorité morale vis-à-vis des insurgés sionistes. Après avoir appris que le grand-père d'Eliza avait participé aux attentats visant les Britanniques à la fin du mandat, Erin choisit de le confronter. Quand elle lui demande pourquoi les sionistes se sont retournés contre les Britanniques alors que ces derniers ont combattu « pour les Juifs » pendant la Seconde Guerre mondiale, au détour de la conversation, cet ancien membre de l'Irgoun l'informe qu'il a perdu la totalité de sa famille à Buchenwald. S'il feint de s'étonner que sa petite-fille, Eliza, n'ait pas fait part de cette douloureuse histoire familiale à sa meilleure amie, c'est pour affirmer ensuite que si les préoccupations des jeunes Israéliens se trouvent maintenant à mille lieux de l'Holocauste, c'est grâce à lui et à ceux qui se sont battus pour avoir un État :

Because people of my generation, those of us who managed to survive, were determined that the Jewish people would *never again* capitulate in the face of genocide! We were determined to carve out the land, here, in Eretz Israel, in which we could be safe, forever. *Forever*. And the British stood in our way. It had nothing to do with whom we had or hadn't been chummy with during the war. They stood in our way and we wiped them out. It was as simple as that.

- 33 Par la voix du grand-père d'Eliza, Kosminsky permet donc également aux sionistes d'expliquer leurs motivations sans pour autant les disculper. Mais si la violence peut être justifiée de façon aussi pragmatique et quasi-cynique au nom d'une exigence morale ou d'un idéal politique dans le cas des insurgés sionistes de 1946, pourquoi ne saurait-elle l'être pour les Palestiniens également en quête d'un État libre et souverain en 2005 ? Et s'il fut légitime de considérer l'armée britannique comme une force d'occupation empêchant les sionistes de mener à bien leur projet politique, que dire d'Israël qui occupe illégalement les territoires palestiniens ? Si la série n'apporte pas vraiment de réponses claires à ces questions, elle soulève néanmoins une interrogation fondamentale et quasi-philosophique sur la légitimité de l'usage de la violence : à partir de quand est-il moralement justifié d'utiliser la force ? Et si la lutte armée peut être légitimement mise au service de deux causes rivales, comment sortir de ce cycle infernal ? En raison de la violence inhérente à la création d'Israël, ce « péché originel » auquel renvoie

ironiquement le nom du café (Eden) où a lieu l'attentat dont Erin est victime en 2005, les individus par delà leur différence d'âge, de nationalité, de religion ou d'orientations politiques se retrouvent tous enlisés dans un processus violent qui les dépasse et semble voué à se répéter à l'infini. Malgré cette vision globalement pessimiste, la série apporte une mince lueur d'espoir par le biais de personnages issus de la jeune génération, palestiniens et israéliens, qui œuvrent conjointement pour la paix et une meilleure compréhension de l'Autre dans les deux camps³¹.

Conclusion

- 34 Le format de la série et le choix de la fiction ont nécessairement amené Peter Kosminsky à faire des choix qui, en raison de son sujet, sont éminemment contestables. On peut par exemple relever plusieurs inexactitudes historiques, dont la plus flagrante, induite par la décision de démarrer le récit en 1945, est de présenter la création d'Israël comme la conséquence directe de l'Holocauste, en éludant les trente années de construction nationale qui l'ont précédée. Mais si le parti pris de Kosminsky ne fait absolument aucun doute³², il serait abusif de lire *The Promise* comme une simplification éhontée de l'Histoire et un acte militant.
- 35 En incarnant son récit dans une multitude de personnages aux objectifs politiques rivaux, Kosminsky offre au téléspectateur une large palette de points de vue qui entrent en confrontation mais semblent tous aussi légitimes les uns que les autres. Ainsi, à la colère et l'incompréhension suscitées chez Len par l'attentat contre le King David succède le plaidoyer du grand-père d'Eliza en faveur d'Israël. Grâce au format de la série, le réalisateur dispose de l'amplitude nécessaire pour complexifier la psychologie de ses personnages et permettre leurs évolutions. Au gré des épisodes, le spectateur, comme les protagonistes de la série, fait continuellement l'expérience d'allégeances fluctuantes qui vont à l'encontre d'une vision manichéenne de la situation. *The Promise* est donc une série courageuse et engagée qui continue d'explorer les pistes de réflexion ouvertes par Kosminsky depuis ses débuts³³. Elle soulève des questions essentielles et encourage le débat sur une plaie toujours ouverte du Moyen-Orient. Gageons que la prochaine œuvre de Kosminsky, consacrée à Nelson Mandela, sera tout aussi ambitieuse et stimulante.

BIBLIOGRAPHIE

BATTERSHILL William, *Journal*, 15 décembre 1938, Rhodes House Library, Mss Brit Emp s. 467, boîte 12, dossier 6, f.41.

BEHAR Marianne, « Rencontre avec Peter Kosminsky, réalisateur du "Serment" », *L'Humanité*, 22 mars 2011, <http://www.humanite.fr/rencontre-avec-peter-kosminsky-realisateur-du-serment> consulté le 25 mai 2014.

BETHELL Nicholas, *The Struggle between the British, the Jews and the Arabs, 1935-1948*, Camberwell, Futura Publications, 1979, 2ème éd. 1980.

BOURDAIS Sophie, « Peter Kosminsky : “La Grande-Bretagne a une responsabilité dans l’actuel conflit palestinien” », *Télérama*, 17 mars 2011 [dernière mise à jour le 30 décembre 2014], <http://www.telerama.fr/series-tv/peter-kosminsky-la-grande-bretagne-a-une-responsabilite-dans-l-actuel-conflit-palestinien,66843.php> consulté le 4 juin 2014.

BROWN Gordon, « Discours à la Knesset », Jérusalem, Israël, 21 juillet 2008 : https://www.knesset.gov.il/description/eng/doc/speech_brown_2008_eng.htm consulté le 28 juillet 2008.

LAUGHLIN Andrew, « Channel 4 makes 'The Promise' with 1.7m », *Digital Spy*, 7 février 2011, <http://www.digitalspy.com/tv/ratings/news/a302409/channel-4-makes-the-promise-with-17m/> consulté le 6 juin 2014.

LAURENS Henry, *La Question de Palestine, Tome II, op. cit.*, p. 589; Benny Morris, *Righteous Victims: A History of the Zionist-Arab Conflict, 1881-2001*, New York, Random House, 1999, 2^{nde} éd. 2001.

LAURENS Henry, *La Question de Palestine, Tome II : 1922-1947 : Une mission sacrée de civilisation*, Paris, Fayard, 2002.

RENTON James, *The Zionist Masquerade: The Birth of the Anglo-Zionist Alliance, 1914-1918*, Londres, Palgrave Macmillan, 2007.

ROGAN Eugene, Avi Shlaim, *The War for Palestine: Rewriting the History of 1948*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

ROGAN Eugene, « The Palestine Police Oral History Project, The Middle East Centre, Saint Antony’s College, University of Oxford », *CBLR Bulletin*, 2007, vol. 2, p. 35-40, en ligne <http://www.sant.ox.ac.uk/sites/default/files/meca-palestinepolicecbrl.pdf> (consulté le 4 juin 2015).

SAID Edward W., *Orientalism: Western Conceptions of the Orient*, Harmondsworth, Penguin, 1978, 4^{ème} éd. 1995.

THOMPSON C.R. (Major), “Brutality, Barbarity, Bestiality, Belsen !!!”. Mémo non-publié, archives de John H. Dunn, Imperial War Museum, 93/4/1.

ZERTAL Idith, *Des Rescapés pour un État : la politique sioniste d’immigration en Palestine, 1945-1948*, trad. de l’anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, Paris, Calmann Lévy, 2000.

NOTES

1. Voir par exemple le témoignage rédigé par le Major C.R. Thompson, “Brutality, Barbarity, Bestiality, Belsen !!!”, mémo non-publié, archives de John H. Dunn, Imperial War Museum, 93/4/1.

2. Voici, pour mémoire, les termes employés dans la Déclaration Balfour publiée le 2 novembre 1917 : « His Majesty’s Government view with favour the establishment in Palestine of a national home for the Jewish people, and will use their best endeavours to facilitate the achievement of this object, it being clearly understood that nothing shall be done which may prejudice the civil and religious rights of the existing non-Jewish communities in Palestine, or the rights and political status enjoyed by Jews in any other country. » Il faut souligner comment les habitants de Palestine sont définis négativement, comme des « non-Juifs », plutôt que comme des Arabes. Au moment où cette déclaration de soutien au sionisme est publiée, l’armée britannique n’a pas encore conquis la Palestine (le Général Allenby n’entrera à Jérusalem que le 11 décembre 1917) et la Grande-Bretagne n’est absolument pas en mesure de mettre sa promesse à exécution. Les objectifs poursuivis alors sont en fait essentiellement stratégiques et militaires, le gouvernement

britannique étant convaincu que son soutien au sionisme persuaderait les Américains et les Russes de maximiser leur effort de guerre. Voir James Renton, *The Zionist Masquerade : The Birth of the Anglo-Zionist Alliance, 1914-1918*, Londres, Palgrave Macmillan, 2007.

3. « Le bien-être et le développement de ces peuples [non encore capables de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne] forment une mission sacrée de civilisation... ». Article 22 du pacte de la Société des Nations (1919).

4. Dès la fin de la Première Guerre mondiale, les Arabes de Palestine expriment leur opposition à la mise en œuvre de la Déclaration Balfour par l'administration militaire britannique qui occupe leur pays depuis décembre 1917. En avril 1920, les premières violences entre Arabes et Juifs éclatent. Puis en mai 1921, de nouvelles émeutes font un total de 96 morts et des centaines de blessés. En parallèle, l'opposition politique arabe s'organise au travers des congrès des associations islamo-chrétiennes et du Conseil islamique suprême dont la présidence est confiée à Hajj Amin al-Husseini en 1922. Mais en 1929, des violences intercommunautaires sont déclenchées par une controverse autour du Mur des Lamentations qui jouxte le mur ouest du Haram al-Sharif. Enfin, en 1936, sous la houlette du Haut-Comité arabe présidé par Hajj Amin al-Husseini, les principales formations politiques arabes lancent une grève générale pour interdire l'immigration juive en Palestine, stopper les transferts fonciers en faveur des sionistes et mettre en place un gouvernement national représentatif. S'ensuit la Grande Révolte arabe (1936-1939) pendant laquelle les rebelles s'en prennent à la fois aux Britanniques et aux sionistes.

5. Lors de sa diffusion sur Channel Four en 2011, le premier épisode de *The Promise* a rassemblé près de 2 millions de téléspectateurs britanniques. <http://www.digitalspy.com/tv/ratings/news/a302409/channel-4-makes-the-promise-with-17m/> consulté le 6 juin 2014.

6. Il convient de nuancer cette affirmation car depuis les années 1990, plusieurs historiens dits « révisionnistes » ou « post-sionistes » ont révisé la version officielle des événements de 1948 en s'en tenant strictement aux archives existantes et en faisant abstraction de la question de la légitimité. Voir Eugene Rogan & Avi Shlaim, *The War for Palestine : Rewriting the History of 1948*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

7. Discours de Gordon Brown, Premier ministre du Royaume-Uni, à la Knesset, Jérusalem, Israël, le 21 juillet 2008 : https://www.knesset.gov.il/description/eng/doc/speech_brown_2008_eng.htm consulté le 28 juillet 2008.

8. Voir note n° 4.

9. En 1939, le Livre Blanc sur la Palestine prévoit des restrictions sévères en matière de transferts fonciers et d'immigration juive : on prévoit de ne délivrer que 75 000 certificats dans les cinq années suivantes (à titre de comparaison, pour la seule année 1935, 61 854 Juifs s'installent en Palestine). Par la suite, les quotas d'immigration seront soumis au consentement des Arabes. En outre, on prévoit des mesures de *self-government* débouchant, sous dix ans, sur un État palestinien unitaire et indépendant. Ce texte provoque immédiatement les protestations de la communauté juive de Palestine, pour qui les Britanniques ont rompu leur engagement de soutenir le foyer national juif. La frange la plus radicale de la communauté sioniste s'engage alors dans la lutte armée contre les autorités mandataires.

10. Organisation politique représentative sioniste créée en 1929. A partir des années 1930 elle devient de fait le gouvernement de la communauté juive de Palestine et la matrice du premier gouvernement israélien.

11. Littéralement en hébreu, « défense ». Force de défense juive clandestine créée en 1920. Après la Seconde Guerre mondiale, la Haganah se distingue des organisations terroristes dissidentes telles que l'Irgoun : tandis que la Haganah envisage la violence comme un moyen de pression pour aboutir à une solution *négociée* avec les Britanniques, l'Irgoun cherche à atteindre l'indépendance en infligeant une défaite militaire cuisante aux Britanniques, les forçant à se retirer de Palestine et s'emparant du pouvoir lors de leur retrait.

12. L'arrivée des 4 500 passagers de ce navire, tous rescapés des camps de concentration, fut programmée pour intervenir pendant le séjour de la Commission des Nations Unies en Palestine dans le but de sensibiliser l'opinion publique internationale au problème des rescapés des camps et de la Palestine. De leur côté, les Britanniques ont choisi de faire de l'Exodus un exemple afin d'empêcher l'arrivée d'immigrés clandestins supplémentaires en Palestine. Après d'âpres combats, la *Royal Navy* parvient finalement à prendre le contrôle du navire et ses passagers sont renvoyés vers l'Allemagne. Cette affaire, qui fut largement médiatisée, obtint bien le retentissement international que les sionistes avaient escompté et eut un effet déplorable pour les Britanniques qui, aux yeux du monde, paraissaient totalement insensibles au sort des rescapés de l'Holocauste, au point de les renvoyer dans le pays qui avait vu l'extermination de millions de Juifs. Sur l'affaire de l'Exodus, voir Henry Laurens, *La Question de Palestine, Tome II : 1922-1947 : Une mission sacrée de civilisation*, Paris, Fayard, 2002, p. 587-589 ; Idith Zertal, *Des Rescapés pour un État : la politique sioniste d'immigration en Palestine, 1945-1948*, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, Paris, Calmann Lévy, 2000, p. 61-68, 82-88 et 97-107, ainsi que le récit détaillé de l'opération par les protagonistes sionistes et britanniques dans Nicholas Bethell, *The Struggle between the British, the Jews and the Arabs, 1935-1948*, Camberwell, Futura Publications, 1979, 2ème éd. 1980, p. 316-343.

13. *The Promise*, épisode 1.

14. L'intransigeance britannique fut également la source de nombreuses tensions avec l'allié américain qui défendait quant à lui un assouplissement de la législation en matière d'immigration vers la Palestine. Ainsi, dès août 1945, le Président Harry Truman réclame l'admission immédiate de 100 000 réfugiés juifs en Palestine. Rappelons qu'à l'instar de plusieurs pays d'Europe, les États-Unis ont refusé d'infléchir leur politique migratoire pour ouvrir leurs portes aux victimes juives des persécutions nazies.

15. *The Promise*, épisode 4.

16. William Battershill, journal, 15 décembre 1938, Rhodes House Library, Mss Brit Emp s. 467, boîte 12, dossier 6, f.41.

17. Dans un entretien accordé à *L'Humanité*, Kosminsky explique que, pendant longtemps, les anciens combattants ayant participé à la campagne de Palestine n'ont pas été autorisés à défilier en formation distincte lors des manifestations du *Remembrance Sunday* qui commémorent la participation de soldats britanniques aux deux guerres mondiales (ainsi qu'à d'autres conflits) tous les mois de novembre à Londres. <http://www.humanite.fr/rencontre-avec-peter-kosminsky-realisateur-du-serment> consulté le 25 mai 2014. Il faut aussi rappeler qu'au moment où les soldats rentrent de Palestine, l'indépendance de l'Inde (1947) représente un bouleversement psychologique tel qu'il éclipse le Moyen-Orient des préoccupations des Britanniques.

18. BBC One, 1999.

19. Dans l'entretien donné en supplément du DVD, il explique que la préparation de *The Promise* a nécessité le plus long travail de recherche qu'il ait eu à faire en trente ans. Au total, Kosminsky et son équipe de 6 chercheurs ont interviewé 82 anciens combattants ayant servi en Palestine.

20. À cet égard, la série de Kosminsky pourrait se lire comme le pendant, à destination du grand public, de plusieurs projets universitaires qui ont vu le jour à peu près à la même époque et qui traduisent également un impératif de remémoration et de « devoir de mémoire ». On pourrait ainsi évoquer l'exposition « Britain in Palestine » organisée à la School of Oriental and African Studies de Londres en 2012 ainsi que le projet d'histoire orale entrepris en 2006-2007 par le Middle East Centre Archive du Saint Antony's College de l'Université d'Oxford conjointement avec le British Empire and Commonwealth Museum. Ce projet vise à recueillir les témoignages d'anciens policiers de la Palestine Police Force. Voir Eugene Rogan, « The Palestine Police Oral History Project, The Middle East Centre, Saint Antony's College, University of Oxford », *CBLR*

Bulletin, 2007, vol. 2, p. 35-40, en ligne <http://www.sant.ox.ac.uk/sites/default/files/meca-palestinepolicecbrl.pdf> (consulté le 4 juin 2015).

21. En représailles à une vaste opération de fouilles visant à confisquer les armes dont disposent les organisations clandestines sionistes, l'Irgoun fait sauter l'hôtel King David de Jérusalem le 22 juillet 1946. Cet attentat qui vise les services de renseignements britanniques installés au King David fait 91 morts dont 41 Arabes, 28 Britanniques et 17 Juifs.

22. Le 12 juillet 1947, Mervyn Paice et Clifford Martin sont enlevés par l'Irgoun puis pendus après l'exécution de trois de leurs camarades par les Britanniques. Les corps des sergents sont piégés avec des explosifs, blessant un autre soldat quand l'armée viendra les récupérer. En Grande-Bretagne, le *Times* accuse l'Irgoun de bestialités comparables à celles des Nazis, des synagogues et des magasins juifs sont incendiés tandis que les soldats britanniques en Palestine se laissent aller à de violentes opérations de représailles contre la population juive de Tel-Aviv, faisant 5 morts et 10 blessés. Henry Laurens, *La Question de Palestine, Tome II, op. cit.*, p. 589 ; Benny Morris, *Righteous Victims : A History of the Zionist-Arab Conflict, 1881-2001*, New York, Random House, 1999, 2nde éd. 2001, p. 181. Dans *The Promise*, Len est enlevé avec deux de ses camarades mais, bénéficiant de clémence en raison de sa liaison amoureuse avec une jeune juive qui se révélera être membre de l'Irgoun, il sera libéré.

23. L'Irgoun Zvai Leumi (en hébreu, « organisation militaire nationale »), créée en 1931, prône dans un premier temps l'usage de la force en représailles des violences commises à l'encontre des Juifs par les Arabes. Quoiqu'hostile au Livre Blanc de 1939, l'Irgoun accepte de suspendre ses activités contre les Britanniques lors du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Mais lorsque la victoire des Alliés se dessine à partir de 1944, cette trêve est définitivement rompue et l'Irgoun se lance dans une série d'attentats contre les Britanniques, notamment celui contre l'hôtel King David le 22 juillet 1946 qui fait 91 morts, dont 28 Britanniques, 41 Arabes et 17 Juifs.

24. Depuis l'érection par Israël d'une barrière de sécurité en Cisjordanie en 2004, les habitants d'Abou Dis se retrouvent coupés de Jérusalem et privés d'importants services de santé et d'éducation sans compter que la municipalité a perdu 6000 dunums (soit environ 600 hectares) de terres arables.

25. Voir par exemple son entretien accordé à *Télérama* lors de la diffusion de la série en France : <http://www.telarama.fr/series-tv/peter-kosminsky-la-grande-bretagne-a-une-responsabilite-dans-l-actuel-conflit-palestinien,66843.php> consulté le 4 juin 2014.

26. Dans l'entretien figurant en supplément au DVD, Peter Kosminsky explique également avoir dû faire face à l'hostilité de la presse locale et de plusieurs individus, sans toutefois les citer précisément.

27. En Grande-Bretagne par exemple, le président de Channel 4, David Abraham, a reçu 122 lettres dont les auteurs se plaignaient d'une présentation caricaturale des faits historiques et de la réalité sociale et économique d'Israël. Le fait qu'Erin soit accueillie par une famille aisée de la classe moyenne israélienne a souvent été interprété comme l'expression d'un stéréotype anti-Juif. Le président de l'institution représentant les Juifs britanniques (le Board of Deputies of British Jews), Vivian Wiseman, a également écrit à David Abraham pour faire des reproches similaires au travail de Kosminsky. Enfin, le site CIF Watch, dont l'objectif est de promouvoir une représentation juste et objective d'Israël dans les médias britanniques, a également dénoncé une falsification de l'Histoire et des stéréotypes antisémites. Voir <http://ukmediawatch.org/tag/the-promise/> consulté le 10 novembre 2015.

28. Suite à la Guerre des Six Jours (1967), plusieurs implantations juives sont créées en Cisjordanie et notamment à Hébron, considérée comme la deuxième ville sainte du Judaïsme en raison de la présence du Tombeau des Patriarches. Le désir des colons israéliens de s'installer à Hébron en particulier fut également motivé par leur désir de renforcer l'ancienne communauté juive de la ville qui paya un lourd tribut lors des émeutes de 1929 (67 Juifs y furent tués). Dans les années 1970, la création de colonies israéliennes en Cisjordanie est encouragée par le Likoud

alors au pouvoir bien qu'elles se fassent en violation du droit international et de la résolution 242 (1967) des Nations Unies. A l'heure actuelle et depuis le Protocole d'Hébron, la ville est de fait divisée en deux zones distinctes et les colons israéliens sont placés sous la protection de Tsahal.

29. Les parents d'Eliza, chez qui Erin est hébergée, sont plutôt progressifs et situés à gauche de l'échiquier politique israélien.

30. Edward W. Said, *Orientalism : Western Conceptions of the Orient*, Harmondsworth, Penguin, 1978, 4^{ème} éd. 1995.

31. Erin tombe successivement amoureuse de Paul, jeune Israélien traumatisé par son expérience de soldat à Hébron et militant pour les droits des Palestiniens, et Omar (Haaz Sleiman), ancien martyr d'Al-Aqsa qui œuvre désormais pour la paix aux côtés de Paul.

32. On sait que depuis le tournage de *The Promise*, Kosminsky s'est engagé en faveur d'un boycott culturel d'Israël en février 2015. Cette initiative, qui réunit plus de 700 artistes britanniques, fut prise après les vastes opérations militaires menées par l'armée israélienne contre le Hamas dans la bande de Gaza à l'été 2014. En lien avec le mouvement BDS (Boycott, Disinvestment and Sanctions), elle cherche à faire pression sur l'État hébreu pour que celui-ci mette un terme à son occupation des territoires palestiniens.

33. Outre *The Falklands War : the Untold Story*, documentaire réalisé en 1987, et *Warriors* (1999) sur la mission de Casques Bleus britanniques en Bosnie en 1992, il convient d'évoquer *Britz* (2007), un téléfilm consacré au parcours de jeunes terroristes britanniques d'origine pakistanaise et réalisé dans le sillage des attentats de Londres en 2005.

RÉSUMÉS

Depuis ses débuts en tant que réalisateur, l'œuvre de Peter Kosminsky est marquée par une réflexion sur la guerre, que celle-ci soit abordée via le documentaire (*The Falklands War : the Untold Story*, Yorkshire Television, 1987) ou la fiction (*Warriors*, BBC One, 1999). *The Promise* (Channel 4, 2011), qui revient sur l'histoire du conflit israélo-arabe, ne fait pas exception à la règle. Plus qu'une simple série historique cherchant à reconstituer le plus fidèlement possible des événements passés, *The Promise* éclaire le conflit israélo-palestinien actuel à la lumière de la violence qui a marqué la naissance de l'État hébreu. En ce sens, il livre une lecture critique et éminemment polémique d'un conflit qui semble voué à se poursuivre à l'infini. Mais en suscitant l'empathie du spectateur pour tous les personnages qui incarnent cette grande fresque historique, quelles que soient leurs ambitions politiques, Kosminsky dresse aussi un portrait nuancé et sensible d'une situation géopolitique extrêmement épineuse que l'on ne saurait résoudre à des simplifications manichéennes.

Since Peter Kosminsky started his career as a film director, war has featured as a prominent theme in his work, whether in documentaries (*The Falklands War: the Untold Story*, Yorkshire Television, 1987) or dramas (*Warriors*, BBC One, 1999). *The Promise* (Channel 4, 2011), which deals with the history of the Israeli-Arab conflict, reflects Kosminsky's enduring engagement with this topic. More than a simple history series aiming to faithfully depict past events, *The Promise* focuses on the violence that marked the birth of the Jewish state in order to draw parallels with today's confrontation between Israel and the Palestinians. Such an approach allows Kosminsky to provide a critical and eminently controversial interpretation of a conflict which seems doomed to go on forever. Yet, by enlisting the viewer's sympathy for all the characters that embody this

great historical narrative, whatever their political leanings may be, Kosminsky portrays a thorny situation in a balanced and sensitive way, without reducing it to Manichean simplifications.

INDEX

Mots-clés : Palestine, Israël, mandat, Grande-Bretagne, terrorisme, représentation

Keywords : mandate, Great Britain, terrorism

AUTEUR

MAGGY HARY

Maggy Hary est maître de conférence en civilisation britannique à l'université Paris-Diderot. Elle a soutenu une thèse en 2008 intitulée « De la Terre sainte au paradis perdu : représentations de la Palestine et de ses communautés chez les Britanniques du mandat (1917-1948). »